

Madame B. – Revue...

Itterbeek, le 15 novembre 2013

Chère Madame B.,

J'ai été heureux de trouver dans ma boîte aux lettres le « Montaigne à cheval » de Jean Lacouture. Je prendrai certainement grand plaisir à le lire.

J'ai commandé sur Amazon le « Montaigne – La réflexion à l'essai » de Bernard Lobet paru aux éditions OUSIA (Figures Illustres) en mai 2013. Je vais peut-être d'abord lire le Lacouture, auquel cas je vous enverrai le Lobet dès que je l'aurai reçu, sans doute déjà demain (enfin aujourd'hui puisque je vous écris à 6 heures du matin, n'ayant presque plus aucun horaire). J'aime me coucher le matin, pas me lever. Ça ne peut être tout à fait mauvais car mon camarade scientifique et lettré qui fait des recherches sur le cerveau à l'UCB (je ne veux pas dire qu'il cherche des cerveaux à l'UCB, ayant perdu à cet égard toute illusion) est très exigeant et l'a apprécié.

Je dois en tous cas d'abord terminé « Si deux et deux sont quatre MOLIÈRE n'a pas écrit DOM JUAN TARTUFFE LE MISANTHROPE LE BOURGEOIS GENTILHOMME LE MALADE IMAGINAIRE L'AVARE » à la suite « Corneille dans l'ombre de Molière » du même auteur Dominique Labbé. Le culte Molière ne vacille que parce que, comme la plupart des cultes, on l'a établi sur de mauvaises bases. Il faut reconnaître qu'en science (notre JCB national nous le confirmera) malgré les âpres disputes qui opposent les scientifiques, on est moins attaché aux cultes qu'en littérature. On exige des preuves, mais finalement quand les preuves sont là (ce qui ne signifie jamais qu'avoir atteint un assez haut degré de probabilité dans un contexte donné) même les plus tenaces, les plus obtus, les monomaniaques les plus accrochés à leur idée erronée s'inclinent. La reconnaissance de la vérité en science comme en littérature est une question de vie ou de mort, mais précisément pour des raisons inverses : en littérature, c'est la vérité qui tue (notamment les biographes qui soutiennent contre toute vraisemblance historique et scientifique que Molière a écrit tout seul les pièces susmentionnées) tandis qu'en science, c'est le mensonge et l'erreur qui tuent. Certes, on pourrait rétorquer que la vérité soutenue par Galilée aurait pu le tuer, mais c'est indirectement, au travers de l'Inquisition qui n'a rien d'une institution scientifique.

Me rappelant notre conversation animée au téléphone, vous avez fini par accepter d'envisager une collaboration entre les deux hommes, le grand tragédien et le grand homme de théâtre. Dominique et Cyril Labbé ne soutiennent rien d'autre que Corneille a écrit les passages les mieux écrit sinon la quasi intégralité des pièces les mieux écrites attribuées à Molière. On n'en peut pas moins continuer à dire « les pièces DE Molière », car il est difficile de nier que c'est toujours Molière qui a fourni l'essentiel de sa thématique théâtral, le « fond », si l'on veut, alors que Corneille aurait travaillé la « forme ». Fond et forme sont toujours étroitement liés, mais on n'en peut pas moins distinguer un sujet donné de son expression poétique ou du moins impeccablement rimée selon les critères de l'époque, d'une manière qui porte la marque de l'art de Corneille tel qu'il

apparaît dans ses tragédies alors qu'il n'en apparaît rien dans les pièces que Molière a effectivement écrites sans l'aide de Corneille.

Il me paraît d'autant plus important de le savoir que cela dénote une pratique courante à l'époque, que le duo Corneille Molière n'est pas le seul à illustrer. Or, ce qui dénote une « pratique courante » relève d'un courant historique dans lequel la valeur d'exception des auteurs se résorbe dans une forme de sociologie de la littérature.

Vous pensez bien que ne fût-ce que l'expression « sociologie de la littérature » me hérisse en tant qu'individualiste à la limite antisocial, acharné à défendre sa singularité et enclin à la placer au-dessus de tout. Mais cette attitude elle-même existe en partie par opposition à la masse des individus qui, par conséquent, la détermine, du moins dans une certaine mesure. La collaboration plus que probable entre Corneille et Molière est donc irréductible dans sa singularité, qui est celle des deux individus concernés, mais néanmoins réductible à des facteurs communs à l'époque, ce qui n'est évidemment qu'un faux paradoxe. Donc, il y a un éclairage bidirectionnel projeté par l'époque sur deux individus et par ces deux individus sur l'époque. Celui qui prétendrait comme JCB l'a fait quelque part dans son blog, que cela n'a aucun intérêt d'éclaircir cette affaire nie donc et l'intérêt de la vérité historique d'ordre générale et la vérité historique dans l'ordre du particulier, ce qui relève d'une attitude « proprement » antiscientifique, en contradiction totale avec les visées scientifiques revendiquées de manière réitérée par notre JCB national en l'occurrence.

Il me semble important de savoir que c'est Einstein et non son contemporain Gödel par exemple qui a imaginé la théorie de la relativité (même s'ils en ont beaucoup discuté entre eux par après à Princeton). Cette connaissance est sans doute moins importante en soi que la théorie de la relativité comme les tragédies de Corneille sont sans doute plus importantes pour nous que l'homme Corneille lui-même et les détails de sa biographie. Mais cela n'est pas aussi évident qu'il n'y paraît, et je vais vous y sensibiliser en déplaçant cette question sur le rapport intrinsèque qui existe entre Montaigne et ses Essais. Pensez-vous que ceux-ci auraient pu être écrits par quelqu'un d'autre que Montaigne ? Je ne le crois pas plus que cent mille singes tapant aux hasards sur des claviers de machine à écrire ne parviennent finalement à reproduire une seule tragédie de Corneille ou dix pages des Essais mot pour mot, même en s'y essayant pendant un siècle.

De même, il est extrêmement improbable que la théorie de la relativité puisse avoir été produite par un autre cerveau que celui d'Einstein, non point parce qu'il n'aurait pas existé de cerveau aussi brillants que le sien à son époque (il en fut même en mon sens de plus brillants en quantité non négligeable) mais parce que la théorie de la relativité aussi généralisable soit-elle relève d'une éclosion intellectuelle tout à fait particulière à cette époque. Celui qui ne voit pas cela clairement n'a selon moi rien à faire ni dans le domaine de la science ni dans celui de l'art.

La paternité que nous avons par rapport à une œuvre est indéracinable de notre égo. C'est ce que l'on pourrait appeler l'aspect subjectif. Mais celui-ci ne doit pas occulter la relation objective qui existe entre cet égo et son œuvre, même si par exemple, la pensée des ordinateurs aura tellement évolué qu'étant capables d'élaborer la relativité aussi bien que quelque chose qui ressemble fort à une tragédie de Corneille, le droit de propriété intellectuelle d'Einstein et de Corneille par rapport à leur création respective sera difficilement soutenable dans l'avenir, car cela ne sera plus alors de la copie, du plagia informatisé, mais une simulation « réelle » de l'inventivité humaine. Ne croyez pas

que je parle de cette perspective parce qu'elle me plaît. J'en parle un peu comme on parle du Diable, mais sans illusion quant à mon pouvoir de l'exorciser.

Et même dans ce cas, il ne sera plus vraiment important de savoir si c'est l'ordinateur X ou l'ordinateur Y qui aura élaboré un clone de la théorie de la relativité ou un artefact convaincant d'une tragédie de Corneille (quelque chose qui y ressemble fort et à la même valeur littéraire) que dans la mesure où ces ordinateurs X et Y seront aisément permutable dans leurs fonctions créatives respectivement scientifique et littéraire. Et même dans ce cas, il restera très important de connaître les paramètres contextuels, les inputs qui les auront respectivement amenés à produire tel output plutôt qu'un autre, une théorie scientifique plutôt qu'une tragédie en vers.

Donc, le problème bien humain de l'identité se prolonge par la problématique, éventuellement d'une inhumaine technicité, de l'identification (évidemment pas dans le sens que ce terme a en psychologie). Donc, JCB que je ne prends que comme exemple car je précise bien que je n'ai absolument rien contre lui (d'autant moins qu'il partage nombre de mes points de vue dans d'autres domaines et nourrit souvent les mêmes haines que moi (mais certainement moins les mêmes amours)), se trompe sur toute la ligne. Moi aussi je peux me tromper sur toute la ligne sur d'autres points (ah c'est amusant, c'est amusant de se tromper sur toute la ligne sur un point... oui bon) et que cette ligne soit chez moi une poutre alors que celle de ses erreurs à lui n'est qu'une paille (je suis prudent par rapport à certains de vos vieux amis mais mon estime est réelle).

Je veux plaider simplement en faveur de cette idée : qu'il est important d'identifier la source, l'auteur, qu'il soit humain ou non humain, comme un ordinateur, ou un logiciel, une machine virtuelle, même s'ils sont relativement interchangeable les uns par rapport aux autres. Dans le cas de l'ordinateur, l'égo n'a plus vraiment d'importance (et encore... l'avenir seul le dira). La dimension subjective d'une paternité artistique ou scientifique tend à disparaître au profit d'une connaissance de l'origine objective. Le culte de Molière, pour ne parler que de celui-là, est un culte de l'égo projeté sur ce grand comédien par ceux qui le cultive en eux-mêmes, ce qui est particulièrement ridicule de la part de ces biographes qui n'ayant pas été capables d'écrire eux-mêmes ni ce qui équivaldrait à du Molière et/ou à du Corneille maintenant, en ont été réduits à passer (une partie importante de) leur vie à écrire sur lui et sur ses mérites littéraires. C'est sur ce point que la vérité, la lumière qui me semble jetée par les recherches de Dominique Labbé est mortelle pour certains hommes qui n'ont existé que par le culte qu'ils ont voué à un autre. Cela ne pardonne généralement jamais.

Moi aussi, je serais très désarçonné d'apprendre qu'il serait très probable que ce ne fut pas Mallarmé qui écrivit « Un coup de dés... » ou le sonnet en yx, mais tant que la démonstration serait logique et mettrait sans doute en lumière un autre personnage intéressant resté dans l'ombre jusque là, je n'en ferais pas une maladie, une crise égotique, parce que je ne passerai jamais ma vie à démontrer que c'est Mallarmé qui a écrit « Un coup de dés... », même si j'en suis passablement convaincu vu la cohérence absolue que ce grand poème symphonique présente avec tout le reste de son œuvre, cohérence, congruence, si l'on préfère, qui ne se vérifie pas entre les œuvres mineures par rapport auxquelles la paternité exclusive de Molière est irréfutable et celles de toutes les tragédies de Corneille non seulement entre elles mais avec les pièces majeures attribuées à Molière.

Comme je l'ai écrit à Dominique Labbé lui-même, même si Dieu ou le Diable voulait que malgré la consistance (dans le sens anglo-saxon surtout, pardon Monsieur Van Overbeke) de son approche, les conclusions qui tendent à en résulter soient fausses, il aurait produit une belle théorie

qui n'aurait finalement fait que consolider la réalité qu'elle nie. Sa méthode aura été scientifique dans un monde où l'on a la science en aversion, sauf lorsqu'elle confirme des convictions quasiment religieuses. Il aura prouvé une chose en essayant de démontrer son contraire. Et alors ? C'est toujours mieux que de croire, comme on l'a toujours fait jusqu'à présent, en cette chose sans raison valable. Si un scientifique athée démontre l'existence de Dieu en essayant de prouver son inexistence, et bien tant mieux ! Mais je ne pense pas que Molière fut un dieu, sinon un petit dieu sur scène, ce qui n'est déjà pas mal pour un mortel. Il y vivait tellement et si bien qu'il y est même mort. Si un religieux démontre, malencontreusement pour lui sans doute l'inexistence de Dieu en essayant de prouver son existence, ce serait sans doute aussi beau.

Je ne pense pas que Dominique Labbé soit un religieux qui aurait essayé de prouver la divinité littéraire de Corneille au détriment de celle Molière. Je pense qu'en tant que scientifique, il ne s'intéresse qu'à la vérité quelle qu'elle soit.

Les croyants prétendent toujours que la vérité est « indicible ». Ils font des contorsions incroyables pour imposer leur point de vue sur l'existence de Dieu en disant que Dieu est paradoxal, ce qui les dispense d'être logique et de respecter le tiers-exclu. Dieu existe précisément parce qu'il existe et n'existe pas. Je pense que si Dieu existe, Il n'a pas besoin de faire de telles singeries.

Il se trouvera certainement des êtres, de néo-biographes de Molière ayant assimilé, phagocyté la théorie historico-scientifique de Dominique Labbé, pour proclamer que Molière a écrit toutes ses pièces précisément parce qu'il ne les a pas écrites, et que c'est par l'acte transcendant de non-écriture, qu'il les a irréfutablement écrites au ciel platonicien des Idées.

Oui, je sais, chère Madame B., qu'il y a quelque chose dans cette prose philosophante qui vous rend un peu frileuse, ce manque de ce qui ne parle qu'à l'esprit sans parler au cœur. Tout le contraire de notre ami Montaigne. Pardonnez-moi de vous avoir retenue si longtemps dans ce corridor un peu froid qui relie une salle bien chauffée et un extérieur morne et glacé. Mais je suis un être qui a appris à trouver une forme de chaleur dans la lueur froide d'un écran d'ordinateur. C'est parfois l'être qui réchauffe le mieux mon être. Cela ne diminue en rien l'importance de l'humain. L'informatique ressemble à ce stade ultime de la technique qui serait, pour reprendre le titre d'un livre de JCB (un des rares que je n'aie pas lus), « le signe de l'humain ». JCB pense que c'est Heidegger qui le premier a reconnu l'importance philosophique de la technique, alors que c'est Hegel, mais non sans montrer qu'elle est en même temps le signe d'un basculement dans la négation dégénérante de l'Esprit. En effet, là où l'homme a besoin d'une prothèse technique, matériellement concrète ou virtuelle pour continuer à penser, le processus dialectique de cette pensée commence d'atteindre son terme, dans la mesure où il ne génère plus sa propre négation de manière autonome.

Je ne vais pas aller jusqu'à prétendre que ceci annonce la Fin des Temps, mais cela y ressemble. Je ne pense pas comme Heidegger, pour autant que j'aie bien cerné sa pensée qui me paraît si expressément absconse dans sa formulation, que cela n'entraîne qu'une forme de robotisation de l'Homme. Cela dépendra d'abord de quels hommes. Et puis Heidegger n'avait probablement absolument aucune idée de la manière dont cette mécanisation prendrait forme. Il voyait sans doute des machines avec des rouages à la place des virtualités évanescents qui contaminent nos esprits de manière de plus en plus virale. Les virus ont des mutations et en génèrent dans les organismes qu'ils attaquent qui permettent parfois à ces derniers de leur résister.

Certainement que l'humanisme intelligent de Montaigne est un solide antidote. La peste n'a fait que changer de forme. Il a fallu le génie d'Antonin Artaud pour comprendre que c'est peut être ultimement l'homme qui la génère. Même des essayistes relativement perspicaces comme René Girard (que notre ami Edmond R. connaît bien) ont essayé de minimiser la portée de ce qu'il a écrit à ce sujet dans « Le Théâtre et son Double », non sans un mépris dont ce n'est pas un pléonasme de dire qu'il est particulièrement hautain, comme celui d'un intellectuel parisien à l'égard d'un penseur provincial.

Antonin Artaud a créé le raccourci inouï qui fait de l'homme un Malade Imaginaire et le principal vecteur de propagation de sa propre maladie, cette contagion imitative que René Girard a pourtant si bien décrit. René Girard n'a simplement pas supporté qu'Antonin Artaud ait déjà rendu la plupart de ses idées complètement caduques des dizaines d'années avant qu'il n'ait commencé à les avoir. Ainsi réagit un intellectuel, un universitaire vis-à-vis d'un génie absolument autodidacte qui est pour lui-même sa propre pluralité universitaire et le nœud égotique de son interdisciplinarité, comme on parlerait d'un nœud ferroviaire, un confluent de méditations accidentelles conduisant pourtant à leur régénération perpétuelle au travers de leur annihilation (ce qui n'est qu'une forme de la dialectique de l'Esprit de Hegel, fondée sur la négativité) C'est toute la différence entre le gloseur diplômé et le véritable créateur.

Ne croyez pas, Madame B., que je sorte du cadre de notre petit débat téléphonique. La théorie mimétique de René Girard, si judicieuse dans l'interprétation de certains phénomènes de société comme l'anorexie qui affecte les mannequins comme les poètes minimalistes, cette forme de récurrence autoréférentielle qui affecte les pestiférés, se casse brutalement elle-même sur l'impasse qu'un penseur pas assez extrême, dirais-je, fait sur sa propre pensée, surtout par ce qu'au-delà de cette impasse, il doit reconnaître qu'un autre se tenait déjà depuis longtemps à sa place. Et pourtant cela aurait été une belle chose pour un René Girard que de *rencontrer* Antonin Artaud (et une certainement moins belle chose pour Antonin Artaud que de rencontrer René Girard).

Aucun homme ne supporte ce qui le dépasse, surtout si ce « ce » est un « celui » ou « celle » (rassurez-vous accrochez-vous encore un peu : nous monterons en selle avec Montaigne un peu plus tard). Il me semble évident que la Peste est un phénomène objectif qui ne relève pas que de la subjectivité de celui qui en est atteint. Ne se couvre pas de bubons purulents celui qui veut, comme les larmes de sang ne coulent pas des yeux des « saintes » simplement parce qu'elles se tournent avec une ferveur amoureuse vers le Fils de Dieu.

La trainée de feu épidémique s'aligne sur le Nombre qui échappe au contrôle même aveugle, inconscient, des individus qui le composent et qui ne font pas que s'y additionner mais s'y combinent, ce qui donne à ce Nombre une puissance (au sens mathématique du terme) incalculable et qui va généralement dans le sens de la destruction de l'individu. Le risque de pandémie mis en évidence par Christian de Duve relève de cette idée. Ce que le prix Nobel de médecine situe sur le plan génétique, Antonin Artaud le transpose naturellement sur le plan de l'Esprit, en y stigmatisant la marche du monde qui n'est qu'une course à l'abîme. Ce que la vue un peu basse d'un René Girard empêche de discerner.

Il me semble donc d'autant plus normal, sain de la part d'un individu comme Montaigne, en l'occurrence, de se détourner d'un pestiféré que ce dernier est devenu l'expression et même

l'incarnation d'une épidémie mimétique dont la finalité aveugle est de décomposer, dissoudre l'individu dans l'Affection Universelle du Nombre.

Les rémissions mystérieuses ressemblent à la rupture soudaine des fils par lesquels la Figure de la Peste tient ses marionnettes. En les relâchant soudain, Sans Raison, elle ne fait que confirmer sa Puissance.

Je doute que Montaigne ait embrassé son ami La Boétie quand il était victime de la Peste. Cela aurait été d'une grande bêtise car Montaigne devait savoir mieux que La Boétie que ce dernier n'était déjà plus lui-même à ce moment-là. Il était en train de se dissoudre dans le Grand Autre en tournoyant dans la spirale de son giron purulent. Même les enfants les plus aimants repoussent les spectres de leurs parents de même que ces derniers repoussent les spectres de leurs enfants morts (seuls les malades et les faibles d'esprit continuent de les invoquer). Il ne faut pas en demander plus à ceux qui ne sont liés que par une grande fraternité morale et intellectuelle, comme Montaigne et La Boétie. Celui qui est mort est déjà un autre, il appartient au Grand Autre qui épouse la Figure de la Peste. S'il n'avait perdu totalement son intégrité, l'être cher que l'on a perdu ne serait pas vraiment mort et sa perte ne serait pas aussi atroce, elle ne serait qu'un prolongement de lui-même sous une autre forme, ou sous la même forme dans une autre dimension.

Seul l'amour filial ou parental, un lien fraternel approchant celui de la gémellité peut conduire à surmonter l'obstacle qui empêche de répondre à l'appel d'un pestiféré, et encore : en tenant ses distances.

Car le contraire serait un non-sens et « tout le reste est littérature ».

L'irrationalité qui dérange un René Girard dans la vision qu'Antonin Artaud a de la Peste donne à celui qui se prétend rationnel le prétexte pour rejeter la portée de cette vision qui le vexé intellectuellement. « Comment ? Il ose voir plus loin que moi ! ».

« Cet autre ose voir le vrai visage du Grand Autre, que je devrais être le seul à (re-) connaître. »

La figure triangulaire dessinée avec une belle précision par l'anthropologue se transforme chez Antonin Artaud en Figure Tourbillonnaire, dans laquelle les triangles ne constituent qu'une sorte de maillage assez grossier, qui discrétise dans un schéma très simplifié une sorte de continuum, comme un vitrail superposé à un flot de lumière

L'esprit au fond très cartésien d'Antonin Artaud, tend vers une certaine aridité où l'eau refusant de tenir sa fluidité pour une finalité, ne semble exister que pour bouillir sur le feu, une eau qui n'existe que pour se sculpter en glace et une glace qui n'existe que pour se transformer en rocher qui n'existe que pour se déchirer à ses propres arêtes. Il ignore la Figure du Tourbillon. Il l'exclut. Il ne la voit que décomposée en fragments dans une sorte de kaléidoscope cognitif dont les facettes bien découpées évitent la dissolution par leur éclatement organisé autour d'une certaine centralité de l'égo accroché à lui-même comme à une bouée.

Antonin Artaud voit pourtant très bien dans la Figure de la Peste la décomposition, qui préfigure la dissolution de l'individu dans le Nombre, qu'il déteste.

Le petit triangle construit par René Girard semble par comparaison bien dérisoire : un ménage antinomique à trois, basé sur une dynamique conflictuelle, et donc une systémique qui, par définition, se nourrit d'elle-même, tourne en rond, se mord la queue, où le désir est relancé par la rivalité, et où l'amour est en quelque sorte alimenté par la haine, et vice-versa. L'anthropologue a tellement bien précisé son idée qu'il l'a figée avant de pouvoir aller jusqu'au bout de celle-ci. Et il se permet en plus de mépriser, d'être grotesquement condescendant envers celui qui y est parvenu à sa place, ce qui, au fond, ne fait que confirmer son enfermement dans sa propre logique mimétique.

La Peste est une Figure Mimétique qui éclate et dissout le mécanisme de triangulation, encore trop centré sur l'individu, qui se dédouble, qui se triple, pour se poursuivre lui-même au travers d'un autre, comme dans la pièce « Huis-clos » de Jean-Paul Sartre.

On génère des obstacles pour avoir envie de les surmonter. Voilà en quelque sorte la clé très, très subtile qui remonte le ressort de l'horloge à trois aiguilles imaginée par René Girard : une coureuse galopant après une trotteuse qui rattrape sans cesse une lambine qui va pourtant plus vite à l'amble que les deux autres et qui semblent se poursuivre, se croisent, se dépassent et ne se dépassent que pour se donner l'envie d'essayer de se croiser à nouveau sur un cadran pour les siècles et les siècles et l'Eternité qui s'y inscrit avec la netteté de quelques chiffres. L'image est juste dans sa désespérance.

Tout cela menace de disparaître dans un tourbillon. Le cadran se craquèle, se brouille, des squames tombent de sa belle figure d'émail et des rouages chauffés au rouge par leurs frottements s'ourlent de bubons dont la purulence encore chaude et consistante illustre un état intermédiaire entre le solide et le liquide où le précédent s'abolit. La Peste s'est emparée du Temps dans un besoin impérieux de dérèglement collectif. Voilà ce qu'Antoni, Artaud a justement représenté avec une fulgurance que René Girard aurait bien du mal à rattraper.

La grande voix de Cantor gênait le rossignol mécanique de Leopold Kronecker : « Dieu a fait les nombres entiers, tout le reste est l'œuvre de l'homme ». Le Nombre mis en cage, avec des barreaux bien réguliers, fixant le nombre de degrés entre les chiffres du cadran. Artaud, capable d'être encore plus sec que Kronecker, éructant de tous les cratères de son caractère mal luné une lave qui n'aspire qu'à se durcir, langues de chien à l'arrêt, crachant des bombes verbales, onomatopées, ultime rots et pets d'un cadavre qui vide son sac sur la planche à dissection et crève une fois pour toutes dans l'opulence de ses bubons.

« La Peste soit avec toi » est une malédiction inutile car elle nous accompagne plus sûrement que le Diable à chacun de nos pas.

Pourtant : qui a tort qui a raison ? Car tout au fond du Tourbillon, il n'y a peut-être encore qu'un triangle. La vitalité pandémique qui anime les pantins voués à la mort pourrait sans doute se suffire de trois d'entre eux, qui ne sont que deux et puis qu'un seul, qui ne fait qu'extérioriser le drame de son intériorité comme cette singularité qui n'a fait que rebondir sur elle-même en Big-Bang.

Mais trois êtres seulement, sinon une Sainte Trinité, ne mènent qu'à un « Huis-Clos » sans fin. Cela a déjà été indiqué plus haut. Le triangle porte donc la nécessité interne de vibrer à l'infini, ou

du moins dans les limites de la Disponibilité Actuelle du Nombre. La vibration, le tremblement qui brouille la vision des repères fixes est une sorte d'émoi divin sur les formes séparées de sa création, et qui donne l'illusion de les rassembler : les créatures individuées. Que la Peste les réunisse dans la jaune illumination du pus qui leur monte jusqu'aux yeux !

N'approche pas le pestiféré car tu pourrais lui ressembler, et donc ne plus ressembler à rien. Il te dit : « Viens à moi, mon frère ». Mais ce n'est pas lui qui te parle, Montaigne. Ce n'est déjà plus La Boétie depuis longtemps.

Si ses bubons crèvent bien, peut-être que lui ne crèvera pas. Il n'a pas besoin de toi pour les percer. Ils perceront d'eux-mêmes dans un grand écoulement qui le soulagera de la fièvre ou ils ne crèveront pas, sinon en éclatant sur un salubre bûcher claquant de ses langues de feu pour courtiser encore la Céleste Peste avec les cendres montant des restes calcinés de ton vieil ami La Boétie, comme un chien lape les pieds d'une déesse, avec une ferveur aussi baveuse qu'incandescente. Tu n'as tout de même pas envie de le rejoindre dans cette grisaille pulvérulente où tournoient des étincelles qui rappellent ceux de son esprit, en lequel tu reconnus le tien ?

« De toute sa blessure obscène il bâille ce ventre mou, mais le feu bâille par-dessus en langues tordues et ardentes qui portent à leur pointe des soupiraux comme de la soif. Ce feu tordu comme des nuages dans l'eau limpide, avec à côté la lumière qui trace une règle et des cils. » (L'ENCLUME DES FORCES, Antonin Artaud).

Et c'est ce forgeron de l'idéalité convulsée dans une lutte avec sa propre matérialité brute, ce maître du paradoxe dans son expression la plus violente, ce vulcain mettant son propre cerveau en fusion à coups de marteau –

Qu'un petit universitaire étriqué, au plafond plus bas que s'il s'était aplati le crâne avec le fardeau de son abrutissante Faculté –

Et avec le catalogue de ses livres imposés, avec le répertoire de ses catéchismes anthropologiques, et donc éduqué à comprendre l'homme et à ne pas le prendre pour un étron surtout lorsque cet homme est capable d'écrire « Là où ça sent la merde, ça sent l'être. » ("La recherche de la fécalité", extrait de « Pour en finir avec le jugement de dieu ») –

Et c'est ce René Girard, qui distille pour mieux les écouler sur la tête d'un des plus grands ennemis des illusions de la pensée les crachats de sa savante condescendance.

D'ailleurs quand on s'appelle René Girard, on se tait devant quelqu'un qui s'appelle Antonin Artaud. La différence intrinsèque tombe comme un couperet pour séparer les êtres par la seule magie du Nom.

Revenons, si vous le voulez bien, chère Madame B., à notre ami Montaigne. J'ai essayé de vous démontrer qu'il n'a pas embrassé son ami La Boétie sur la bouche quand ce dernier avait la Peste, car on n'embrasse pas la Peste ni sur la bouche ni ailleurs, à moins de faire partie d'une secte sataniste. Et encore... car le Diable relève sa queue pour permettre à ses adorateurs de s'aboucher à son endroit le plus intime, tandis que la Peste n'a ni queue ni tête dans le désordre qui la caractérise dans son essence, qui ne peut pour cette raison même se confondre avec une personnification du



Mal aussi bien tranchée qu'un sabot fendu, bien qu'elle ait laissé au moins autant d'empreintes sur la terre que ce dernier.

Au-delà de ce manichéisme qui, dans sa bifurcation même, n'est que le reflet de sa création cornue couronnant un front dénué de raison, la Peste résout toutes les contradictions, dissout les contraires et annihile les raisons mêmes qu'ils ont de s'opposer. C'est un tourbillon - d'eau évidemment plus usées que celles qui passent par les bondes d'un hôpital écoulant ses sanies.

Montaigne ne pouvait pas ne pas en avoir conscience et s'empresse de mettre sa famille comme lui-même à l'abri, en dépit de ses responsabilités de Maire de Bordeaux, imposée de surcroît par une arbitraire et despotique, capricieuse autorité royale.

Si Montaigne n'avait pas fui ses « responsabilités » comme celle de mourir avec ses administrés en partageant leurs pires agonies, je l'aurais simplement pris pour un imbécile, consentant au martyr pour les autres, c'est-à-dire le Grand Autre que figure la Peste jamais en reste dans sa volonté de dissolution putréfiante par rapport à l'individu aux frontières tracées claires et nettes contre cette agression du Tout vis-à-vis de la Partie.

Ce sacrifice imbécile aurait fait de Montaigne un croyant : une des pires choses qui existe dans l'univers, que ce soit en la morale laïque ou en la morale chrétienne, qui se situent pourtant encore parmi les formes les moins nocives de croyances.

Car la croyance est le socle du faux. Seul le doute est l'ami du vrai.

Je ne vois pas Montaigne autrement que comme un ami du vrai, même si ce dernier lui est fondamentalement hostile en son horrible cruauté. Si Montaigne découvre cette dernière, c'est alors seulement qu'il peut se déclarer l'ennemi du vrai et l'ami du faux, mais en se conservant bien la faculté de les séparer l'un de l'autre, ce qui est presque une impossibilité.

Je commence à être un peu fatigué, mais c'est plutôt le whisky que l'écriture ou la pensée.

Je vous remercie encore beaucoup pour le Lacouture que je mets immédiatement dans mes priorités de lecture. Je me délecte d'avance de traverser à cheval avec Montaigne les paysages de la France ravagée par la Peste et par le reste.

Savez-vous que l'équitation fut mon premier sport ? Et que je l'ai pratiqué pendant des années et à la dure ? Comme à cette époque c'était le moyen de transport naturel des gens relativement aisés, il n'y avait pas de quoi s'en vanter en termes d'art équestre. Mais cet art je l'ai pratiqué, dans une école d'équitation et non un simple manège. C'est là que l'on apprend vraiment à affronter des êtres plus forts que soi que sont les chevaux. Nul homme n'est assez bête ( ? ) pour se battre contre sa propre voiture, il apprend à manier le volant. Bon allez, assez de bêtises philoronflantes pour le moment.

Je suis désolé mais je suis trop fatigué pour avoir envie de me relire. C'est ainsi que j'essaie médiocrement d'excuser mes fautes à tous les niveaux, mais vraiment mon lit, mon meilleur ami, m'appelle du miaulement cotonneux de son matelas sur lequel je vais me vautrer dans un abandon qui n'aura plus d'autre intelligence que celle de mes rêves hasardeux.

Je poste la chose demain et je verrai bien ensuite ce que j'ai commis, sans simuler une quelconque désinvolture par rapport à ce que je me suis permis de vous écrire. Demain soir, je dois accueillir un élève ingénieur pour l'aider à informatiser un de ses travaux en ingénierie mécanique.

C'est vrai que j'éprouve de la vanité à vous faire part de ce que je suis l'homme qui joue sur divers plans de l'intellect, mais maintenant dodo.

Très amicalement,

Daniel Pisters  
92, Oude Geraardsbergsebaan  
1701 Itterbeek